

Oasis dans la mondialisation : ruptures et continuités

*Oases in the globalization:
ruptures and continuities*



Conception : direction de la communication, Université Paris 13 - Novembre 2013

Actes du colloque - 16/17 décembre 2013 - Paris
Proceedings of the Colloquium - 2013 December 16th/17th - Paris

Organisé par / organized by

Anaïs MARSHALL, Emilie LAVIE, Jean-Louis CHALEARD, Monique FORT & Jérôme LOMBARD

CRESC

Centre de Recherche
sur les Espaces, les Sociétés
et les Cultures

CENTRE d'ETUDE
CENEL
des
NOUVEAUX ESPACES LITTÉRAIRES

rés- EAU
[WATER -network
P10

Réseau d'Études et d'Échanges en Sciences Sociales sur l'Eau
Université Paris Ouest Nanterre La Défense



L'Université Paris 13 est
membre fondateur de



Patrimoine et développement dans les villes oasiennes de l'Emirat d'Abu Dhabi et du Rajasthan

Philippe CADENE

*Professeur de Géographie, Université Paris-Diderot - CESSMA
philippe.cadene@univ-paris-diderot.fr*

Abstract

Though the cases of Al Ain and Liwa in the Emirate of Abu Dhabi, as well as those of Bikaner, Jaisalmer and Jodhpur in the State of Rajasthan (India), we will propose a model of economic development for the oasis. We shall demonstrate how these places, marginalised for a long period, get under way of rapid changes and better welfare, in link with not so distant metropolitan centres. Either in Al Ain or Liwa, Bikaner or Jaisalmer, the richness of the past, embodied in monuments, surviving though folk culture, still existing in traditional technologies, is used to build the present, with the development of tourism activities, educational institutions or innovating agriculture.

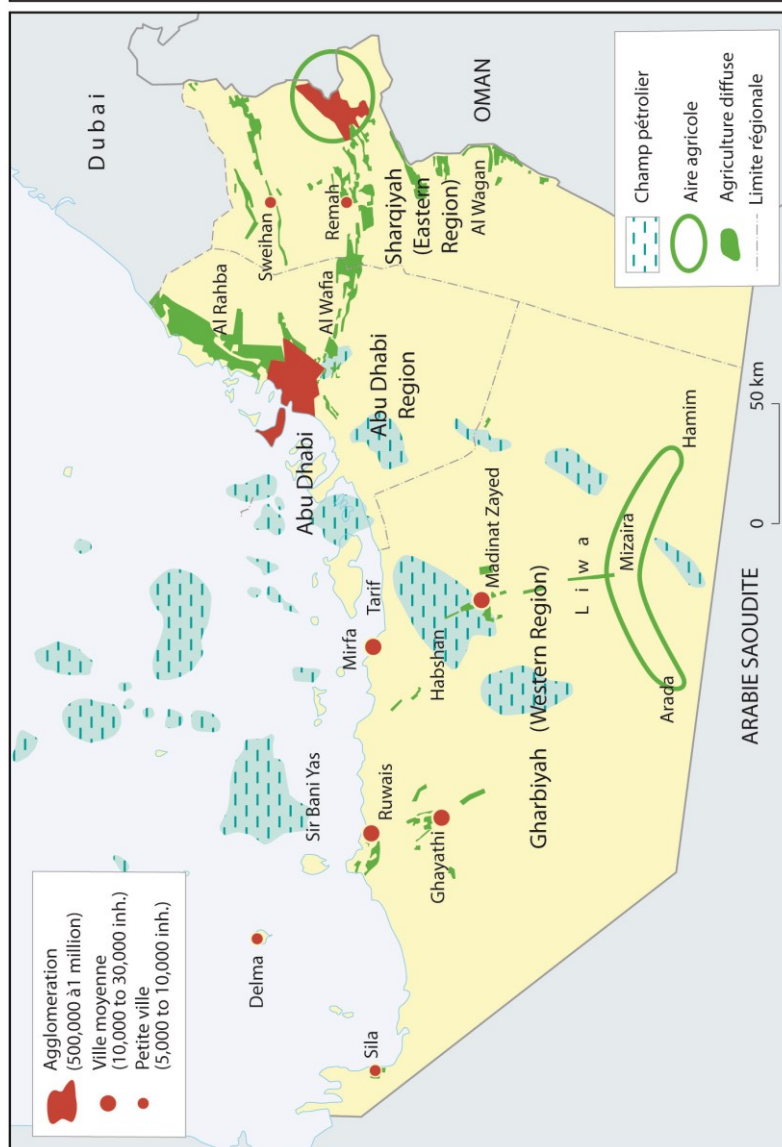
Keyword: Geography, Culture, Desert, Oasis, Heritage, India, Thar Desert, UAE, Abu Dhabi desert

Mots-clés : Culture, desert, oasis, heritage, Inde, desert du thar, EAU, desert d'Abu Dhabi

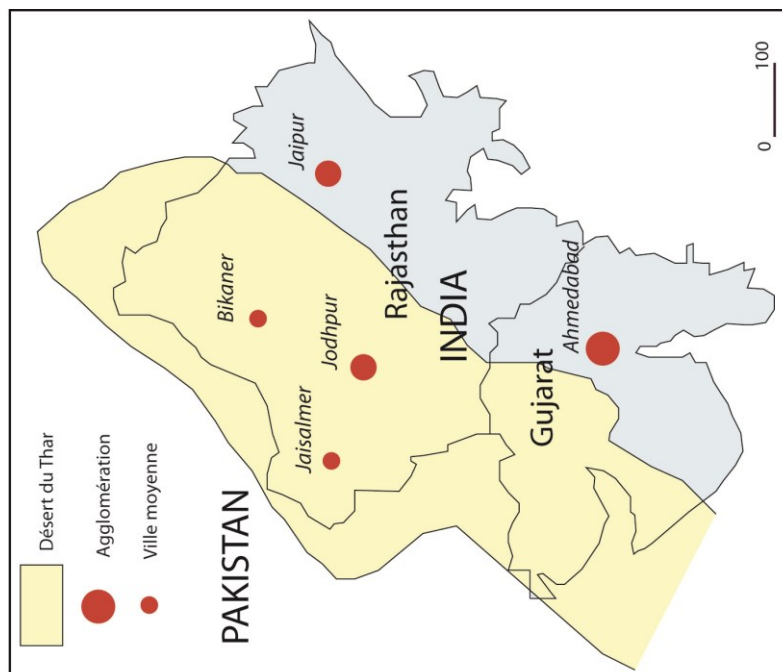
Cet article a pour but de rapprocher deux territoires désertiques dans deux régions du monde bien différentes, le désert du Thar dans l'Etat indien du Rajasthan et le désert de l'Emirat d'Abou Dhabi. Il s'agit tout particulièrement de comparer les processus de développement de différentes agglomérations situées dans ces déserts, oasis urbaines connaissant de profondes transformations et qui sont de plus en plus intégrées aujourd'hui à la dynamique de mondialisation. Le Thar est le seul désert de l'Inde. Situé au Nord-ouest de ce pays, il constitue la frontière avec le Pakistan. Il comprend plusieurs villes anciennes qui ont connu une longue éclipse et sont engagées depuis une quinzaine d'années dans un renouveau et une croissance, largement grâce au tourisme. Trois villes seront particulièrement étudiées, Jodhpur, Bikaner et Jaisalmer. Le désert de l'émirat d'Abu Dhabi correspond à la terminaison septentrionale du Rub' al Khali. Si ce désert est important par son immensité et par la richesse en pétrole de son sous-sol, il est aussi associé aux symboles et aux valeurs de la population. De même que le désert du Thar, le désert abu-dhabien abrite des lieux urbanisés en plein développement. L'étude porte sur la ville Al Ain et sur l'ensemble oasien de Liwa qui s'étend sur plusieurs dizaines de kilomètres.

Ces oasis, qu'elles soient indiennes ou émiriennes, possèdent une longue histoire dont témoigne le patrimoine bâti. Elles ont également su préserver une culture particulière. Cette communication cherche à démontrer que les processus de développement dans le désert du Thar et dans le désert d'Abu Dhabi sont du même ordre. Les héritages du passé dans ces deux déserts seront d'abord présentés.

LE DESERT D'ABU DHABI



LE DESERT DU THAR



Puis seront abordés les modes de valorisation par différents acteurs de ce patrimoine matériel et immatériel, fondant le développement récent des cités étudiées. La conclusion montre comment, dans ces deux groupes de villes, la patrimonialisation du passé s'accompagne du développement d'activités basées sur la culture.

Le désert du Thar et le Roub Al Khali

Le Thar, un désert peuplé, traversé par une frontière étanche

Le désert du Thar est un désert relativement habité, coupé par une frontière étanche entre l'Inde et le Pakistan. Ce territoire frontalier est sévèrement gardé du fait de la tension entre les deux voisins. Sauf dans de rares zones dunaires, il s'agit d'un espace occupé par des steppes ou des brousses basses à épineux, dégradé par le pâturage et l'exploitation du bois. Une population de bergers et d'agriculteurs vit dans un grand nombre de villages, engagée dans une quête permanente pour l'eau. Ces villages ont dû mettre en place tout au long de l'histoire des techniques élaborées permettant de puiser dans les nappes souterraines. L'eau est aussi collectée à l'aide de très vieilles techniques de sauvegarde des eaux des pluies (Mishra, 2001). Mais surtout, au-delà des villages, c'est la présence de villes qui explique cette densité de population, pouvant apparaître élevée pour un désert. Le Thar comprend en effet un semis de villes hiérarchisées, dans lesquelles la vie est rendue possible grâce à la construction, voici parfois plusieurs siècles, de grands lacs artificiels alimentés par d'importantes nappes souterraines. Ces villes rassemblent d'ailleurs une grande part de la population du désert. Elles possèdent des fonctions commerciales tout autant qu'administratives. Trois villes sont particulièrement célèbres pour avoir été les capitales de royaumes jadis florissants : Jodhpur, Bikaner et Jaisalmer. Elles furent toutes trois à la fois villes marchandes, riches de leur situation sur un itinéraire terrestre entre Orient et Occident, et capitales royales.

La modernisation des transports maritimes et l'arrivée du chemin de fer en Inde dans la deuxième partie du XIX^e siècle détruisirent l'économie caravanière. Les marchands partirent profiter des opportunités financières créées par la croissance des grandes villes du Nord du pays. Les rois furent affaiblis, d'autant plus qu'ils durent accepter de devenir les vassaux de la couronne britannique. Les villes du désert du Thar traversèrent ainsi une longue crise. Quand l'administration de l'Inde indépendante créa l'Etat du Rajasthan, ces villes devinrent des chefs-lieux administratifs. Jodhpur, à l'Est du désert, est aujourd'hui la plus peuplée avec plus de 1,140,000 habitants aujourd'hui. Bikaner, au Nord-ouest, proche de la frontière, vient ensuite avec plus de 644,000 d'habitants. Jaisalmer, également à proximité de la frontière, ne regroupe que 65,000 personnes⁶⁶.

La frange d'un vaste désert transfrontalier, le Roub Al Khali

Sans être aussi peuplé que le désert du Thar, le désert d'Abu Dhabi comprend des lieux habités. Certains d'entre eux sont très récents et beaucoup n'ont que peu d'habitants. Il s'agit de sites d'exploitation pétrolière près desquels vivent les travailleurs ou de nouveaux périmètres irrigués grâce à des forages profonds. Il peut s'agir aussi de lieux créés

⁶⁶ Selon le Census of India 2011, Jodhpur avait 1,138,300 habitant, Bikaner 644,406 et Jaisalmer 65,471.

spécifiquement pour rassembler les populations bédouines. C'est le cas de Medinat Zayed, chef-lieu de la province occidentale (Al Gharbia) qui compte environ 30,000 habitants aujourd'hui⁶⁷. Mais d'autres lieux habités dans le désert sont très anciens, ce qui leur donne une valeur historique et une fonction identitaire. C'est le cas des oasis d'Al Aïn. Zone de production agricole et marché d'échanges, Al Ain apparaît tout au long de l'histoire dans les récits des voyageurs comme un lieu d'opulence, offrant eau et nourriture à volonté, au milieu du désert grâce à sa situation sur une route reliant le Golfe arabe à l'océan Indien et grâce à son site de piémont au pied du Djebel Hafit, ce qui apporte des ressources hydrologiques et pédologiques. Les traces les plus anciennes d'occupation humaine remontent à plus de 5,000 ans. Les premières fouilles menées par les Danois en 1959 et celles qui se sont succédées depuis ont montré l'ancienneté de l'occupation agricole et les échanges avec la Mésopotamie. Importante oasis tout au long de l'histoire, Al Aïn tient ainsi une grande place dans la mémoire des tribus et de la dynastie qui ont fait l'histoire de la région. La ville moderne s'est constituée à partir des oasis et forme, avec Bouraimi, en territoire omanais, une agglomération transfrontalière. Elle est passée de moins de 100,000 habitants au milieu des années 1980 à plus de 450,000 aujourd'hui. Chef-lieu de la Province orientale, elle est de loin l'agglomération la plus importante de l'intérieur du pays (Cadène et Dumortier, 2011). L'agriculture y occupe encore une place importante, avec la présence de très nombreux palmiers-dattiers, d'arbres fruitiers et de jardins légumiers. L'élevage n'est pas non plus négligeable avec de grands troupeaux de chameaux et de chèvres.

L'ensemble oasien de Liwa, proche de la frontière saoudienne, est également habité depuis fort longtemps. Il comprend une cinquantaine de villages s'égrainant sur plus de 130 km et regroupe aujourd'hui plus de 50,000 habitants au total. N'offrant pas l'atmosphère citadine d'Al Ain, l'oasis de Liwa, dont Muzairi est le principal centre, forme un long croissant discontinu de verdure contrastant avec les dunes du désert. La prospérité de ce territoire s'explique par l'abondance des nappes phréatiques, permettant une exploitation facile par le creusement de puits et la mise en place de réseaux d'irrigation. La végétation verdoyante ne peut que surprendre le voyageur venant de parcourir les plus de deux cents kilomètres qui conduisent d'Abu Dhabi à l'oasis. Liwa aussi apparaît comme un territoire important dans l'histoire des Emirats Arabes Unis, berceau des dynasties régnant sur l'Emirat d'Abu Dhabi et de Dubaï. Liwa était, en effet, contrôlée par la puissante confédération tribale des Bani Yas dirigée par la famille Al Nahyan. Outre leurs activités caravanières dans le désert, les Bani Yas vivaient du nomadisme pastoral, de l'agriculture oasienne et allaient sur la côte pour les saisons de pêche perlière. Les Al Nahyan transportèrent leur capitale à Abu Dhabi au XVIIIème siècle.

Le désert d'Abu Dhabi est héritier d'une tradition de cités caravanières du désert qui ont connu un déclin puis un renouveau lorsque les oasis des Émirats se sont trouvées insérées dans un système économique qui associait le désert, les piémonts et la côte. Partout dans le pays, l'économie traditionnelle a été profondément bouleversée par la découverte du pétrole. L'urbanisation rapide qui en a résulté a été spectaculaire sur le littoral, mais on assiste

⁶⁷ Le recensement de l'Emirat d'Abu Dhabi de 2005 dénombre 29,095 habitants.

aujourd'hui à une volonté de maintenir des centres de peuplement et d'activité dans l'intérieur. Dans les deux cas, le patrimoine est mis au service du développement économique qui passe en partie par le tourisme culturel.

Des patrimoines riches et variés

Le somptueux patrimoine monumental et architectural des villes du désert du Thar

Les cités du désert du Thar sont connues pour la richesse de leur architecture. Trois types de bâtiments sont particulièrement remarquables (Cadène, 2000).

Les forts et les palais des capitales royales sont les éléments les plus connus du patrimoine monumental. La grandeur de ces bâtiments s'explique par la puissance des familles au pouvoir au temps des royaumes et par leur solide capacité à prélever l'impôt auprès de leurs sujets, marchands, artisans ou paysans. La noblesse du Rajasthan, membre de la caste guerrière Rajput, conserva une large part de son pouvoir sous la colonisation britannique, et gouverna à partir de ses forts et ses palais jusqu'à l'Indépendance du pays en 1947.

La ville de Jodhpur offre l'exemple le plus parfait de cet imposant patrimoine. La cité est dominée par un impressionnant fort, qui fut jusqu'au début du XX^e siècle le lieu de résidence de la famille royale. Un palais construit dans les années 1930 est aménagé en hôtel de luxe, tout en restant la résidence du Maharaja. Les villes de Bikaner et Jaisalmer proposent également aux touristes des forteresses et des palais.

Après les forts, les temples constituent un second type de bâtiments patrimoniaux au Rajasthan. Ils sont de taille variable, en fonction du statut des divinités pour lesquelles ils ont été bâtis, du statut des communautés qui en font leur lieu de culte et du statut des prêtres qui servent les dieux. Il existe une hiérarchie des temples qui rappelle celle des castes.

Les havelis constituent le troisième type de bâtiments du patrimoine architectural. On appelle havelis de luxueuses demeures construites pour beaucoup au XIX^e par des familles marchandes afin de leur servir aussi bien de lieux de résidence que de centres pour mener leurs affaires. Elles constituent de grands bâtiments fermés sur l'extérieur. Depuis longtemps, avant l'Indépendance, leurs propriétaires ont quitté les villes. Ainsi, si la situation de ces superbes bâtisses varie selon les lieux, elles sont rarement entretenues, même dans les endroits touristiques.

Au-delà des bâtiments, les terres agricoles pourraient constituer, avec leurs systèmes d'irrigation sophistiqués, un élément non négligeable du patrimoine de ces villes du désert. Mais, l'agriculture, désormais rejetée en périphérie, se maintient surtout dans les villages. L'artisanat représente également un patrimoine resté très vivant, bien que son importance se réduise face à d'autres activités plus modernes. Les bijoux en argent et les cotonnades imprimées aux couleurs chatoyantes font la célébrité du Rajasthan. Leur production joue un rôle non négligeable dans l'économie régionale. La peinture de miniatures est également très vivante, sans oublier les peintures murales effectuées sur les façades lors de cérémonies familiales et qui constituent un art populaire très répandu (Bautes et Valette, 2004). Le patrimoine immatériel est aussi important. La musique joue un grand rôle dans la vie locale, à la fois dans les temples, mais aussi lors des diverses fêtes publiques ou familiales. Certains groupes de musique populaire du Rajasthan sont connus dans l'Inde entière.

Le patrimoine naturel ne doit pas être négligé, bien que le désert du Thar soit loin d'offrir un paysage aussi spectaculaire que celui de l'émirat d'Abu Dhabi. Longtemps, le désert du Thar ne fut parcouru que par les personnes qui y résidaient. Il commence cependant à attirer des touristes qui y pénètrent dans le cadre d'excursions très encadrées du fait des tensions avec le Pakistan voisin.

Des paysages nés d'une maîtrise de l'eau plurimillénaire dans les oasis d'Al Ain et de Liwa

Habitat très ancien, les oasis d'Al Ain et de Liwa possèdent un patrimoine bâti moins imposant que celui des villes du désert du Rajasthan. Mais son charme réside dans la parfaite intégration des bâtiments au milieu et aux paysages oasiens de verts et d'ocres. Plus égalitaires qu'en Inde, les sociétés arabes tribales étaient dirigées par des familles moins enclines à construire d'immenses palais. Les forts qui servaient de résidence aux sheikhs sont des bâtisses de brique sèche de dimensions relativement modestes. Les mosquées sont, elles aussi, de taille modeste. Les maisons oasiennes traditionnelles se composaient de plusieurs éléments de facture très simple. Elles associaient une fonction d'exploitation agricole et une fonction d'habitation. Faites de briques d'argile séchées au soleil, mêlée à de la fibre de palmier, surmontées de charpentes en tronc de palmier couvertes de feuilles de palmes, elles n'ont pas résisté au temps, à l'abandon, ou encore à la modernisation, avec l'apparition des parpaings et de la tôle ondulée. La population locale a quitté les oasis pour des villas modernes. La jeune génération exprime toutefois le désir de retrouver la verdure et le murmure de l'eau des oasis, mais aussi les avantages de la centralité. Le plan d'urbanisme du centre d'El Aïn, qui englobe l'oasis d'El Aïn proprement dite et ses abords où se trouvent le souk et la gare routière, prévoit de démolir le quartier de petits immeubles des années 1970 qui se trouvent à proximité pour les remplacer par des maisons dans le style oasien.

Les systèmes d'irrigation permettant aux hommes de mettre en valeur de tels milieux constituent un élément fort du patrimoine, notamment le système d'irrigation traditionnel par falaj qui s'est maintenu à Al Aïn. Datant d'environ 3,000 ans, cet ingénieux système gravitaire achemine par des galeries semi-enterrées l'eau des montagnes voisines vers les oasis du piémont (Al-Marshudia (2001). À l'entrée de l'oasis, l'eau est répartie entre différents canaux qui se ramifient pour la distribuer dans les jardins selon un droit de l'eau très élaboré. Al Ain a conservé le charme des passages ombragés le long des parcelles où l'on cultive herbes, fourrage et légumes à l'ombre des palmiers, mais on observe depuis quelques années un recul des activités agricoles dans les oasis, alors que l'agriculture prospère dans les fermes périurbaines implantées dans les années 1970. Le paysage agricole fait également l'attrait des villages du Liwa.

Al Ain et Liwa possèdent aussi d'intéressants sites archéologiques qui constituent des éléments importants du patrimoine. A Al Ain, si les tombes du Djebel Hafit restent d'un accès difficile, certains sites ont été aménagés pour la visite. Le jardin archéologique de Hili à une dizaine de kilomètres du centre met en valeur les tombes circulaires du III^e millénaire et leurs gravures devenues emblématiques de la ville. Les visiteurs peuvent aussi voir des traces d'occupation humaine plus récente, au village de l'âge du fer.

On cherche à revivifier l'artisanat domestique féminin (tissage, broderie, vannerie) et on porte aujourd'hui une grande attention au patrimoine immatériel qui ponctuait la vie des oasiens : poésie orale, chants, danses, pharmacopée et médecines traditionnelles.

Le caractère monumental des cités caravanières de l'Inde offre des potentialités évidentes de développement d'un tourisme culturel en milieu urbain. Forts, palais, havelis peuvent constituer des lieux de visite ou être aménagés en hôtels de charme plus ou moins luxueux. Dans l'émirat d'Abu Dhabi, dans le contexte d'une culture nomade, l'habitat à forte dimension défensive ou agricole, se prête moins à ce type de tourisme. En revanche, l'ancienneté de l'occupation humaine et ses adaptations à l'aridité permettent le développement d'un tourisme archéologique et de découverte du milieu et des traditions locales, tourisme culturel au sens anthropologique du terme. Si cela comporte un risque de muséification des oasis et de folklorisation des traditions locales, la prise de conscience de la valeur patrimoniale des oasis et de l'importance du patrimoine immatériel rejoint la préoccupation de transmettre à la génération née après le pétrole la culture ancestrale et les valeurs dont elle est porteuse.

L'usage du patrimoine : développement et identité

Le patrimoine du Rajasthan au service du développement touristique

A Jodhpur, Bikaner ou Jaisalmer, ce sont d'abord les palais et les forts qui ont été réhabilités. Les « Maharajas » et leurs vassaux, les « Takhurs », ont conservé la propriété de leurs palais et de leurs forts au moment de l'Indépendance en 1947 et ils ont bénéficié d'une importante somme d'argent annuelle qui leur permettait de subvenir à leurs besoins et d'entretenir leur patrimoine immobilier. Cette liste civile fut supprimée au milieu des années 1960 par Indira Gandhi. Ayant perdu les moyens de vivre et d'entretenir leurs forts et leurs palais, les membres de la noblesse rajasthani ont alors transformé ces bâtiments en hôtel et développé le tourisme international. La nécessité d'offrir un confort de standard international les a ensuite conduit à signer des contrats avec le groupe Taj qui appartient à la famille Tata afin de déléguer la gestion de leurs hôtels. Ce groupe expérimenté dans l'hôtellerie de luxe possède depuis 1903 le fameux Taj Mahal Palace de Mumbai.

Ce sont donc les anciens rois du Rajasthan qui ont ouvert les premiers hôtels de luxe et qui ont fait connaître le désert du Thar aux touristes étrangers (Bautes, 2004). Ils ont implanté des musées dans leur palais, le plus souvent à la gloire de leurs ancêtres. Ils ont organisé des soirées pour les touristes en mobilisant les artistes locaux qui exerçaient auparavant dans leurs cours. Ils ont proposé des visites des forts à dos d'éléphant, des balades dans le désert à dos de chameau. Les Maharajas ne sont cependant pas longtemps restés les seuls à assurer le développement des activités touristiques. La noblesse originaire des plus petites villes a également transformé en hôtels les petits palais qu'elle possédait dans les capitales des royaumes. Ils ont ainsi offert des lieux de résidence adaptés au budget des visiteurs des couches moyennes. Une partie des membres des hautes castes a rapidement participé au phénomène en investissant dans des hôtels, des restaurants, des boutiques d'antiquités ou d'artisanat, en créant des agences de voyage, des compagnies de taxis, en développant les excursions dans le désert. Les membres des couches populaires ont également participé à cette dynamique. Les artisans se sont lancés dans la fabrication de produits artisanaux destinés aux

touristes. Les enfants d'éleveurs de chameaux sont devenus chauffeurs de scooter-taxis pour les touristes.

L'État n'a pas joué un rôle de premier plan dans le développement du tourisme, mais a assuré le développement des infrastructures de transport. La construction dans les années 1970 de larges routes là où il n'y avait que d'étroites bandes goudronnées et des pistes de sable correspondait d'abord à la nécessité stratégique d'améliorer la mobilité de l'armée à proximité de la frontière avec le Pakistan. Mais cet aménagement a joué un rôle important dans le développement du tourisme. L'ouverture aux avions de ligne, pendant la saison touristique, c'est-à-dire durant les mois d'hiver, des aéroports militaires de Jodhpur et Jaisalmer joua également un rôle non négligeable. Il en est de même de l'aménagement pour l'accueil des touristes des « bungalows » réservés aux fonctionnaires en mission, qui datent souvent de la colonisation britannique. Il faut cependant attendre la fin des années 1990 pour voir en Inde la mise en place d'une véritable politique de développement touristique par l'Etat qui offre des aides financières pour aménager des hôtels afin d'accroître l'offre de chambres de qualité qui manquait cruellement. De nombreuses familles de la noblesse vont trouver là les moyens de rénover leur patrimoine immobilier, d'élargir leurs activités hôtelières ou de se lancer dans l'entreprise. Cette politique étatique n'est cependant pas libre de contradictions. L'obtention de visas touristiques reste compliquée et l'Etat commence seulement à abandonner la pratique systématique consistant à faire payer aux étrangers des surtaxes, souvent très lourdes, dans les transports publics, les hôtels, les sites touristiques, etc.

L'artisanat est revitalisé pour produire des objets vendus dans les boutiques réservées aux touristes. Le tourisme a fortement accru la demande de bijoux d'argent ou de pâte de verre, celle de tissus teints ou imprimés, celle des miniatures peintes, celle des meubles de bois sculptés. Cela a abouti à créer dans les villes rajasthani un artisanat exportateur qui fournit, jusque dans les pays étrangers, les boutiques d'objets indiens. Cette revitalisation de l'artisanat traditionnel résulte d'un ensemble d'efforts convergents. Elle s'explique bien évidemment par la capacité de certains membres de castes d'artisans à comprendre combien il pouvait être profitable pour eux d'adapter leur savoir-faire à l'économie touristique. L'Etat a cependant apporté son aide à ces petits entrepreneurs afin de les encourager à rester dans leur profession, alors que la population locale achète désormais des produits industriels pour les objets de la vie quotidienne. Les familles royales et les familles marchandes ont elles aussi contribué au développement de l'artisanat. Elles ont par exemple aménagé des boutiques destinées aux touristes dans les hôtels ou dans des rues spécifiques des centres urbains. Elles ont également soutenu les artistes rajastanis, musiciens, chanteurs, montreurs de marionnettes qui se produisent surtout dans les hôtels. Enfin, par l'organisation de festivals, l'Etat, a contribué au maintien d'expressions artistiques qui étaient menacées par les changements économiques et sociaux.

Le patrimoine des oasis d'Al Ain et du Liwa et la mise en valeur de l'identité émirienne

Dans le cas du développement touristique d'Al Ain et de Liwa, les autorités locales sont à l'origine la protection du patrimoine, de la revitalisation de la culture traditionnelle et de la construction des aménagements touristiques. Les villes de l'intérieur offrent alors la possibilité de diversifier l'offre touristique tout en faisant office de conservatoire identitaire.

Cette impulsion a facilité la mise en place de partenariats entre des organismes publics, des investisseurs locaux et des professionnels étrangers du tourisme. Le rôle de Sheikh Zayed bin Sultan Al Nahyan apparaît central dans le développement d'Al Ain dont il tenait à préserver le caractère de cité-jardin et de témoin du passé. On assiste aujourd'hui à la mise en place d'une politique très active de mise en valeur touristique du patrimoine avec la création d'agences spécialisées et de gros investissements. La gestion des musées, la réhabilitation des forts, l'aménagement des sites touristiques sont effectués sur fonds publics. Des hôtels de grand standing sont construits selon des partenariats complexes entre les agences gouvernementales, les acteurs privés locaux et les grandes chaînes internationales.

Les aires agricoles des oasis sont, dans certains cas, aménagées pour la promenade. Jouxant l'oasis qui a donné son nom à la ville, le musée d'Al Ain, installé dans un ancien fort, fut l'un des premiers musées à être établi. Il associe une section archéologique et une section ethnographique. Celle-ci présente les richesses de la culture émirienne, telle qu'elle était encore au milieu du XX^{ème} siècle. Par ailleurs, le palais de Sheikh Zayed a été transformé en musée. A Liwa, le développement du tourisme est beaucoup plus récent qu'à Al Ain et la valorisation du patrimoine est en cours.

La construction de camélodromes et l'organisation des courses de chameaux ne doivent pas être oubliés. Ces événements jouent un rôle fort dans la conservation de la culture bédouine, apparaissant même comme un élément identitaire important. Il encourage l'élevage des dromadaires et la sélection des races. Il offre l'occasion de glorifier cet animal symbolique de la vie ancestrale tout en perpétuant la poésie qui évoque le dromadaire et son importance dans la vie des tribus (Khalaf, 2002). On pourrait faire les mêmes remarques pour la fauconnerie.

Le dromadaire est également mis à contribution pour permettre aux visiteurs de découvrir le désert lors d'excursions qui sont autant d'occasions d'évoquer la vie nomade et le temps des caravanes. Les sorties en 4x4 dans le désert n'apparaissent en effet que comme des alternatives à la promenade à dos de chameau qui, seule, permet d'imaginer la vie bédouine et de découvrir l'éco-système du désert. Dans les deux cas, les repas ou même les nuits sous les tentes sont autant de moyens pour valoriser les traditions et les mettre à contribution pour le développement économique de la région. Les emplois créés par cet usage récréatif du désert sont en effet directement liés à cette utilisation de la culture dans la dynamique de développement régional. Mais un effort de formation des guides est nécessaire pour ne pas diffuser des clichés sur la société traditionnelle de même qu'il importe de transmettre par des voies nouvelles les savoir-faire traditionnels, les techniques artisanales devenant des métiers d'art.

Héritiers du patrimoine ancestral et de la culture traditionnelle des territoires et des sociétés d'où ils sont issus, Sheikhs et Maharajas ont su mobiliser le passé au service du présent. Dans les deux cas, les initiatives lancées par les grandes familles locales ont contribué à créer une dynamique dans laquelle s'est très rapidement lancé tout un ensemble d'agents économiques, autochtones ou extérieurs, qui ont fait du tourisme un secteur important de l'économie locale. Dans les villes oasiennes du désert du Thar, à Al Ain et dans le Liwa, le développement récent suit un modèle de développement comparable. Le patrimoine et la culture y sont utilisés pour attirer les visiteurs, mais ils contribuent aussi fortement au maintien de l'identité locale

De la valorisation du patrimoine au développement d'activités culturelles.

Fondés sur la mise en valeur du patrimoine sous toutes ses formes, le développement d'un tourisme culturel et le renforcement de l'identité locale dans les villes du désert produisent, aussi bien au Rajasthan qu'à Abu Dhabi, une image très valorisante de ces lieux quelque peu isolés, mettant en avant le maintien d'une culture locale authentique. Grâce à cette image et à la situation ainsi créée, d'autres activités liées à la culture vont alors pouvoir s'affirmer, particulièrement à partir de la décennie 1990.

On peut citer l'apparition d'organismes ou d'associations de mise en valeur du patrimoine. Elles animent les lieux restaurés, par exemple à El Aïn en organisant des concerts dans le fort de Mazyad lors du festival de musique classique. Elles dynamisent la culture locale en favorisant des contacts entre différents acteurs du développement. Mais on doit aussi citer la création d'universités et d'établissements d'enseignement supérieur. À côté de considérations d'équilibre régional, l'implantation de ces institutions, qu'elles soient publiques ou privées, a misé sur l'image de pôle ancien de ces villes, inscrivant le savoir qu'elles dispensent dans une tradition académique qu'elles inventent au moment même où elles s'établissent. Valorisant le cadre de vie et l'identité traditionnels des lieux, elles se vantent par ailleurs d'offrir des conditions d'études éloignées de l'agitation des grands centres urbains et semblent être choisies pour cela par bien des familles qui envoient leurs enfants y étudier. Enfin, on peut évoquer le développement des activités liées aux savoirs, aux informations, aux hautes technologies. Jodhpur au Rajasthan commence à s'engager dans cette voie, apparaissant pour certaines entreprises comme une alternative à l'immense conurbation de Delhi ou même à l'agglomération en pleine croissance de Jaipur. Al Ain s'engage à son tour dans cette voie. Le plan Al Ain 2030 prévoit un parc technologique près de l'aéroport et programme le développement d'industries propres et de l'informatique. La sauvegarde du patrimoine et des activités culturelles des villes du désert contribue ainsi à insérer ces lieux dans cette société de la connaissance qui se développe rapidement en Inde, mais aussi dans les Emirats Arabes Unis.

Bibliographie

Al-Marshudia A. S. (2001). Traditional Irrigated Agriculture in Oman Operation and Management of the Aflaj System, Water International, Volume 26, Issue 2, pp. 259-264, et Shahalam, A.M. (2001). Review of Omani aflaj systems: an element of national water resources, technology and economic developments. Science and Technology 6, pp.1-14

Bautes N. (2004). *Le goût de l'héritage. Processus de production d'un territoire touristique : Udaipur en Inde du nord*. Thèse de doctorat, Université Paris Diderot

Bautes N., Valette E. (2004). Painting Production, Cultural Economy and Territorial Dynamics in Rajasthan, in Scott, A. J., Power D. (eds.), *The Cultural Industries and the Production of Culture*. London : Routledge, pp 207-223.

Cadène Ph. (2000). Le développement du tourisme au Rajasthan. Usage ou abandon d'un patrimoine fragmenté, in Montaut A. (Dir.) *Le Rajasthan. Ses dieux, ses héros, son peuple*". *Hommage au Dr. N. Joshi*. Paris, Edition Langues'O.

Cadène Ph., Dumortier B. (2011) "Atlas des pays du Golfe", Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, pp.56-57

Khalaf, S. (2002). Globalization and heritage revival in the Gulf: An anthropological look at Dubai Heritage Village, *Journal of Social Affairs*, 18(75), 13–42.

Mishra A. (2001). *Les Gouttes d'or du Rajasthan*. Paris, L'Harmattan

